

## LE SAMEDI

—Elle travaille trop, et son métier de couturière est fatiguant.  
 —Et Médéric ?  
 —Il a toujours de l'ouvrage chez son fabricant de vélocipèdes.  
 —Alors, vous ne manquez de rien ? vous êtes tranquilles, sinon heureux ?  
 Camille ne répondit pas. Un sanglot qu'elle ne put réprimer lui monta à la gorge. Le père soupçonna un nouveau malheur ?  
 —Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il d'une voix hale-tante.  
 Et comme elle se taisait, le front baissé :  
 —Jean ! s'écria-t-il, j'oubliais de te demander des nouvelles de Jean.

Elle se décida à dire la vérité. Et, rapidement, elle raconta dans quelles circonstances affreuses Jean avait été accusé de vol, son envoi aux compagnies de discipline et son évasion, qu'ils avaient apprise d'abord par les journaux et au sujet de laquelle la police avait déjà fait chez eux plusieurs perquisitions.

—Un voleur ! mon Jean ! fit Jordanet, atterré par ce nouveau coup du sort. Je connais trop son honnêteté native, sa droiture, pour douter un seul instant de lui. Qu'en pense Médéric ?

—Médéric ! Il a pleuré des larmes de sang. Il est allé à la séance du conseil de guerre et il a embrassé Jean devant les juges. Médéric a passé toute une semaine sans pouvoir retrouver le sommeil. Nous avons cru que sa raison y succomberait. Il ne rêve que vengeance. Sans nous, qui avons tant besoin de lui, je ne sais où il en arriverait.

—Tu as bien fait d'être francha. Il était temps que j'arrive pour calmer ce pauvre enfant. Se venger ! Mais de qui ? Il faut des preuves ; et... nous n'avons que des soupçons.

Ils reprirent le chemin de la maison. Arrivé à cinquante mètres de la boutique de journaux que la maman Jordanet ne fermait pas avant neuf heures du soir, l'évadé s'arrêta.

—Il y a danger pour moi, dit-il, à aller plus loin. Avez-vous toujours votre petit logement au cinquième étage ?

—Oui, père, et c'est dans le grenier que Médéric fait des réparations, le dimanche, pour ses clients particuliers.

—Y a-t-il une chambre à louer dans les combles ?

—Oui, un petit cabinet meublé, habité le mois dernier par un pauvre marchand ambulant, qui est à l'hôpital depuis quinze jours.

—Êtes-vous bien avec votre concierge ?

—C'est une excellente femme. Elle est aux petits soins pour maman. Nous sommes sûrs de son dévouement.

—Est-elle discrète ?

—Quand il le faut.

—Eh bien, dis-lui que je remplacerai tout à l'heure le pauvre diable qui est à l'hôpital. Comment s'appelle-t-il ?

—Massonnade, un Auvergnat.

Il embrassa Camille et rebroussa chemin. La pauvre enfant se hâta vers la maison. Médéric venait de rentrer de l'atelier, il regarda sévèrement sa sœur.

—D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

—De l'atelier ; mais j'ai fait une rencontre, vous ne devineriez jamais qui.

La mère, intriguée, laissa tomber son ouvrage. Camille vint s'asseoir auprès d'elle et fit signe à Médéric de se rapprocher.

—Ce que j'ai à vous dire est grave, très grave. Parlons tout bas. Tout me fait peur.

Médéric crut avoir deviné.

—Il s'agit de Jean. Tu as vu Jean. Il est à Paris. Le malheureux !

—Non, dit Camille, il ne s'agit pas de Jean, mais d'une personne qui vous est aussi chère que Jean.

—Qui donc ? fit la pauvre maman Jordanet, avec un tremblement dans la voix. Camille commença par l'embrasser.

—Pas d'émotion, petite mère ! Cela te ferait du mal. Réjouis-toi d'avance, mais pas trop fort. Et puis, prenons bien garde, les murs ont des oreilles ; mille dangers nous menacent. Oh ! comme vous allez être heureux et inquiets en même temps !

Médéric, impatienté, s'écria :

—Enfin, parle, en voilà du mystère !

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche. Elle avait compris, brave femme ! Attirant son fils tout près d'elle :

—Tu ne devines donc pas de qui il s'agit ?

—Mais non !

—Mais de ton père, de ton pauvre père qui s'est évadé.

Médéric interrogea du regard sa sœur, qui répondit affirmativement par un signe de tête.

—Chut ! fit la mère.

Un client de passage venait d'entrer. A sa tournure, à ce je ne sais quoi qui caractérise l'agent, même déguisé, Médéric soupçonna l'ennemi.

—Avez-vous du papier à lettres de bonne qualité ? demanda le client.

Camille s'était détournée pour cacher son trouble. Avec un beau sang-froid, la mère étala sur le comptoir sa marchandise.

Le client fit son choix, lentement. De temps à l'autre, ses petits yeux verts faisaient le tour de la société, scrutaient les physionomies de ces braves gens.

—Pour sûr, se dit Médéric, c'en est un !

Le client partit.

Médéric alla jeter un coup d'œil sur la rue. Il aperçut, à une cinquantaine de mètres, le client qui leur avait acheté du papier à lettres. Et, saisi d'une véritable frayeur :

—Est-ce qu'il viendra ici ? demanda-t-il à Camille.

—Oui, répondit-elle.

—Tout est perdu !

Camille se hâta de leur expliquer le plan du père, sa résolution de chercher un refuge dans leur propre maison, auprès d'eux. Mme Léon, la concierge, appelée et consultée, joignait les mains. Elle ne faisait aucune opposition à ce sujet ; mais elle craignait de manquer de présence d'esprit.

—Si votre pauvre père était repris par ma faute, dit-elle, j'en mourrais de chagrin.

Médéric se calma. Il avait retrouvé toute son énergie.

Vers neuf heures du soir, un homme en blouse et coiffé d'un bonnet de laine s'engageait en sifflant dans l'allée de la maison. Il tenait sous le bras gauche un volumineux panier d'osier et semblait plier sous le poids de la charge. C'était Jordanet, qui avait compté sur l'intelligence de Médéric pour préparer son refuge.

Mme Léon, tendant la clef à Jordanet.

—Ça va-t-il un peu mieux, mon pauvre petit père ? lui demanda-t-elle.

L'évadé répondit, avec un accent auvergnat des mieux imités :

—Cha ne va pas fort et che crois bien que che cherai forché de garder la chambre deux ou trois chours, à moins que je retourne à l'hôpital.

Jordanet monta d'un pas pesant l'escalier. Plus ils se rapprochaient des siens, plus le cœur lui battait. Aurait-il le courage de passer devant leur porte sans s'arrêter et d'aller se blottir immédiatement dans le cabinet de ce malheureux, qui achevait sa triste vie à l'hôpital ?

Ce fut plus fort que lui, il s'arrêta devant la porte où se trouvait cet écriteau : Médéric Jordanet, mécanicien. Il retenait son souffle ; il espérait entendre la voix de sa femme ou de ses filles. Soudain, la porte s'ouvre. Louise sort, la première, sur la pointe des pieds. Elle saute au cou de son père et l'embrasse.

Le pauvre homme ne songe plus au danger qu'il court. Il s'élanche chez lui, entraînant Louise. Et il ouvre ses bras à sa femme qui y tombe à moitié évanouie. Ils ont un instant de bonheur, mais bien fugitif. Qui sait si déjà les agents ne montent pas pour faire une perquisition chez les Jordanet !

L'évadé lit l'angoisse dans leurs yeux, et il revient à l'horrible réalité. Tout lui ordonne de ne pas rester là une seconde de plus, d'aller s'enfermer dans le refuge providentiel qu'on lui a préparé. Il s'arrache des bras de sa femme et de ses filles, il reprend son panier, retire ses galochez pour étouffer le bruit de ses pas, et monte précipitamment à l'étage supérieur. Il ouvre avec mille précautions la porte du cabinet : il réussit à y pénétrer sans faire aucun bruit ; il s'y enferme à double tour et s'affaisse, épuisé par l'émotion, sur le grabat du marchand ambulant.

Alors, seul, dans ce taudis obscur, il se prend à pleurer comme un enfant ; il demande à Dieu ce qu'il a fait pour mériter tant de souffrances, il implore la fin de son martyre. Et ce qui lui broie le cœur, ce n'est pas sa propre infortune, la crainte d'être repris d'un instant à l'autre et ramené parmi les forçats, c'est la pensée que Jean, par une horrible fatalité, subit le même sort que lui, qu'il est poursuivi comme une bête fauve dans le désert africain, qu'il lutte contre la faim, la soif, qu'il peut être la proie des fauves, ou tomber sous les coups des Arabes fanatiques.

Néanmoins, cela lui a semblé bon de retrouver les siens après une si longue séparation. Il a hâte d'embrasser à son tour Médéric, de lui raconter les péripéties de son évasion, de lui parler de ce Mascarot, acharné à sa perte.

Les bruits de la rue commencent à s'apaiser ; la nuit était profonde. Jordanet entendit sonner onze heures, minuit, et Médéric ne lui donnait pas signe de vie. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Malgré la fatigue, il demeurait éveillé. La fièvre le brûlait. Enfin, il entendit des bruits de pas dans l'escalier. Était-ce Médéric ? On frappa doucement à sa porte.

—Qui est là ? demanda-t-il, avec l'accent auvergnat.

—Je suis la concierge.

Il reconnut la voix de la bonne femme et s'empressa d'ouvrir.

Elle rentra, et tout bas :

—Mon pauvre monsieur, vous devez vous faire des cheveux blancs. Ce n'est pas ma faute, allez ! Allez souper avec votre famille. Moi, je veillerai dans ma loge. Tous les locataires sont rentrés. Si on sonne, je commencerai par monter vous avertir. A deux heures, rentrez ici, où vous êtes en sûreté.

Jordanet étreignit les mains de la bonne femme.